

Commémoration des 20 ans de la disparition de Léopold Sédar Senghor

Palais du Luxembourg – 9 novembre 2021

LORSQU'UN ADIEU VEUT DIRE AU REVOIR

par

Mohamed Aziza

Chancelier-Fondateur de l'Académie mondiale de Poésie

Par une froide et sombre matinée de fin décembre, je fus réveillé de bonne heure par le téléphone. Un ami sénégalais très proche de la famille Senghor m'annonçait, la voix nouée par l'émotion, le décès du Président-poète intervenu en Normandie la veille, le 20 décembre 2001.

Connaissant l'amitié au long cours qui m'avait lié, pendant des décennies, à Léopold Sédar Senghor, il me proposa de l'accompagner à Verson où allait se dérouler, après la veillée funèbre et avant la mise en bière, la présentation du corps du défunt.

En le remerciant, j'acceptais sa proposition et, très rapidement, nous prîmes la route.

Dans un silence recueilli, chacun évoquait des souvenirs d'épisodes de sa relation avec le disparu.

Pour ce qui me concerne, cette remémoration commençait par les circonstances très particulières qui permirent, au cours du mois d'avril 1966, ma première rencontre avec le Président-poète.

1 – Un « mouchard » pour intercesseur ou comment je fis la connaissance de Léopold Sédar Senghor

J'aurai pris pour un fou, à tout le moins un mauvais plaisantin quiconque m'aurait soutenu, au début de l'année 1966, qu'un « mouchard » serait l'intercesseur de ma rencontre avec Léopold Sédar Senghor alors Président de la République du Sénégal et l'un de mes modèles en poésie !

À mes yeux, ce terme de mouchard suintait l'abomination par toutes les lettres le composant.

Je voyais défiler, sous ce vocable, tous les traîtres d'hier et

d'aujourd'hui : Judas et Dalila menant une cohorte aux dents jaunes et à l'haleine fétide où Iago tenait la main à un certain camarade de classe dont les délations me valurent quelques remontrances et punitions plus ou moins méritées et, fermant la marche, un « corbeau » emmitouflé dans ses ailes et entraînant une certaine traîtresse aux yeux de miel qui m'avait fait « avaler, de l'amour berné, la première arête ».

Ce mot de mouchard, pris au pied de la lettre, faisait naître en moi une solide aversion et, pour rien au monde, je n'aurai admis qu'il pouvait avoir une face ensoleillée.

Alors, venir me soutenir qu'il sera l'instrument d'une rencontre qui me paraissait peu probable, pouvait relever à mes yeux, au choix, de l'outrecuidance ou de la loufoquerie.

Et pourtant, les événements allaient confirmer la justesse de cette prédiction en prouvant la médiation essentielle d'un « mouchard » pour concrétiser ma rencontre avec l'auteur d'*Éthiopiennes*. J'expliquerai cela par la suite. Pour le moment, commençons par le commencement.

En Avril 1966, Senghor et André Malraux décidèrent de convoquer à Dakar, les États généraux de la Négritude en organisant le Festival des Arts Nègres et en rassemblant les représentants des cultures d'Afrique et la Diaspora noire dans le monde.

L'événement devait compter plusieurs manifestations : expositions, concerts, projections, symposium international. Les sites étaient disséminés en divers lieux de la capitale sénégalaise, polygone étoilé dont le centre devenait le Musée dynamique construit au bord de l'Océan et abritant, pour la circonstance, une des plus formidables concentrations d'œuvres d'art Nègre de tous les temps.

Certains pays avaient été associés à la manifestation, sans faire partie de l'Afrique Noire ou de la Diaspora. La Tunisie était du nombre.

Lorsque l'invitation officielle du gouvernement sénégalais arriva chez M. Chédly Klibi, alors Ministre des Affaires culturelles, il décida d'y répondre favorablement et d'assurer une participation tunisienne certes modeste mais capable de témoigner de l'intérêt porté par un pays ami à l'initiative.

Il commanda un film sur les communautés noires de Tunisie à un journaliste fin et subtil, Hamadi Essid et désigna un éminent historien, le Professeur Othman Kaak pour participer au Symposium international et y exposer l'histoire de la constitution des communautés noires en Tunisie.

J'étais élève au collège Sadiki lorsque je fis la connaissance de ce dernier alors qu'il dirigeait la Bibliothèque Nationale sise au souk Al Attarine, labyrinthe odorant qui abritait les échoppes des parfumeurs dans la belle médina de Tunis.

J'étais un visiteur assidu de cet antre du savoir, surtout pendant les vacances scolaires. Si assidu que le Directeur, le Professeur Kaak finit par me remarquer et me convoqua parfois dans son bureau embaumant l'encens et l'odeur si particulière du parchemin pour des exposés érudits sur l'histoire de la Tunisie et sur les Portes de Tunis, sujet qui m'intéressait particulièrement, préfigurant peut-être cette attraction que j'éprouverai toute ma vie à franchir les seuils pour des appareillages reculant sans cesse l'horizon.

Alors que des deux j'avais le plus besoin d'aide et de soutien, j'éprouvais pour le vieux maître un étrange sentiment protecteur. Comme si de constater les bouleversements intervenus dans la société tunisienne le rangeait à mes yeux dans la catégorie des espèces en danger, des icebergs menacés par la fonte des glaces, des reflets vieillis dans un miroir comme dans cette toile où se corrompt le portrait de Dorian Gray.

Je ressentais une grande tendresse lorsque je détaillais sa djebba raffinée mais plus du tout à la mode, son élégante mais désuète chéchia rouge surmontée d'un pompon noir dans lequel il s'entêtait à déceler un précurseur du paratonnerre de Benjamin Franklin, et les loupes qui lui servaient de lunettes pour lutter contre une forte myopie.

Au Ministre qui l'informait de sa désignation comme représentant de notre pays au Symposium international convoqué par Senghor et Malraux, le Professeur Kaak répondit par une moue dubitative. Un long silence s'ensuivit. Le Ministre attendait obligeamment la réponse.

Avec douceur, Kaak remercia son interlocuteur mais mit une condition à son acceptation. Vu son grand âge, sa famille lui interdisait de voyager seul. Alors il ne pouvait accepter d'accomplir cette mission qu'à la condition expresse de s'assurer de la présence, à ses côtés, d'un accompagnateur.

Le Ministre lui demanda s'il pensait à quelqu'un de précis. Kaak n'hésita pas longtemps : « Le jeune Aziza pourrait bien faire l'affaire. Je sais qu'il s'intéresse aux cultures africaines et, de plus, je le connais bien. »

Cela tombait à propos. J'étais alors conseiller technique au Ministère des Affaires culturelles et travaillais dans un bureau situé à quelques encablures du bureau ministériel.

Je fus convoqué sur le champ et chargé de la mission d'accompagner le Professeur Kaak au Symposium international organisé dans le cadre du grand rendez-vous dakarois. J'acceptais la mission avec empressement.

Pour atteindre la capitale sénégalaise, il fallait faire escale à Casablanca et y changer d'avion. Ce fut un voyage un peu mouvementé. Quelques trous d'air et un retard dans la correspondance assombrirent l'humeur du Professeur. Mais un lourd sommeil, survenu au cours du trajet Casablanca-Dakar, empêcha que j'en subisse les effets et détendit le Professeur à son réveil, peu avant l'atterrissage.

C'est donc d'un pas léger que nous foulâmes la terre sénégalaise, assaillis par l'air marin que l'Océan atlantique prodiguait dans une prolifération d'embruns et d'écumes venant lécher les remblais qui bordaient la piste d'atterrissage.

Nous fûmes aimablement reçus et conduits à notre hôtel, au centre de la ville. Ma première impression fut olfactive : l'arachide brûlée dégageait une senteur musquée qui emplissait l'air et que j'associerai, désormais, aux ailleurs exotiques.

À l'ouverture du Symposium, assis côte à côte, dans la grande salle du Parlement, nous admirâmes les deux discours d'inauguration prononcés par le Président-poète sénégalais et le Ministre-écrivain français.

Après cette splendide inauguration, les premières interventions commencèrent. La parole était donnée dans l'ordre alphabétique des noms des pays. Ce qui nous accordait quelque répit, relégués que nous étions entre la lettre S et la lettre U, en fin de parcours.

Comme à l'oral d'un examen, j'étais rassuré par ce supplément accordé à mon compagnon pour figoler son intervention. D'autant plus qu'après leurs discours d'inauguration, les deux grands écrivains s'étaient éclipsés de la salle de réunion, sollicités qu'ils étaient par leurs responsabilités politiques.

Las, l'après-midi même du jour de l'inauguration, il tomba malade. Du moins, diagnostiqua-t-il lui-même le mal, s'enferma dans sa chambre, déclina toutes les invitations, y compris celle de l'Ambassadeur de Tunisie au Sénégal et ne se sustenta plus que grâce au « Room service ».

J'étais affolé. La défection de mon mentor pouvait me jeter dans l'arène, au cas où j'aurais à assumer son remplacement.

Mes prières pour la restauration de sa santé restèrent sans effet.

À l'aube du troisième jour, il m'appela sur le téléphone intérieur. Je courus vers sa chambre. Il me parla d'une voix affaiblie, me tendit

quelques feuillets et me dit, avec son ton bienveillant habituel : « Je vous fais confiance. Vous saurez vous débrouiller avec ces quelques notes un peu mal écrites pour me remplacer aujourd'hui au Symposium. Bon courage et bonne chance. Vous me direz comment cela s'est passé. »

« Un peu mal écrites ! » Les notes étaient quasiment indéchiffrables. Et de toutes les façons, ces annotations d'ordre historique ne pouvaient pas être d'un grand secours pour le néophyte que j'étais.

Les marches du Palais du Parlement se muèrent en Golgotha et lorsque l'ordre alphabétique fatidique atteignit la lettre T et fit appeler après celui de Trinidad et Tobago, le représentant de la Tunisie à la tribune, je vécus l'angoisse des malades prenant connaissance des résultats de leurs examens médicaux !

Je m'avançais vers le pupitre, avec dans mes mains moites et tremblantes, les feuillets inutilisables du Professeur et, dans ma poitrine, le ragtime déchaîné des battements de mon cœur. Ma seule consolation fut qu'absent de la salle de réunion, le Poète-Président retenu par ses obligations au Palais présidentiel, ne pouvait pas assister à ma déroute programmée.

J'avais la gorge nouée, lorsque je m'approchais du micro. Je mis quelques secondes pour déglutir avant de m'adresser au Président de la séance et d'émettre un souffle à peine perceptible : « Monsieur le Président, ... »

Et soudain, une mystérieuse paix m'envahit.

Je continuais, d'une voix de plus en plus claire, à parler et me surpris à dire :

« Je remplace, au pied levé, le Professeur Kaak qu'un malaise retient dans sa chambre d'hôtel. Il m'a chargé de vous transmettre toutes ses excuses et m'a demandé de vous parler de l'histoire de l'établissement des communautés noires en Tunisie.

Il a préjugé de mes possibilités ! N'étant pas historien, je ne puis remplir cette mission. C'est pourquoi si vous me le permettez, je souhaiterais remplacer l'étude que je ne puis faire à sa place par un témoignage... »

Et je continuais sur ma lancée, sans presque reprendre souffle.

« Parfois, mon père se rendait dans une zaouia¹ située à la périphérie de Tunis, au Mornag, dont le grand maître était un Noir de ses connaissances. Une ou deux fois, il m'amena, avec lui pour me permettre d'assister aux cérémonies qui s'y tenaient. La zaouia était

¹ Bâtisse où les confréries religieuses organisent leurs activités.

une bâtisse trapue surmontée d'un dôme, à laquelle on accédait par un chemin au milieu des champs. Une cour carrée bordait les quatre ailes de la construction. Au milieu trônaient un mûrier centenaire et la margelle d'un puits.

La caractéristique principale de cette zaouia était qu'elle servait de caveau abritant un saint, Sidi Saad, en provenance du Tchad probablement, et certains membres de sa famille. Beaucoup de membres de la communauté noire de Tunisie la fréquentaient pour cette raison et certains amis blancs étaient admis, sans réticence, au sein de la confrérie.

Dès les abords de la zaouia, on percevait la musique des gombris² et des darboukas³ et la mélopée répétitive du dhikr⁴.

Quelques pas encore et les volutes de la fumée d'encens investissaient les narines.

Dès le seuil franchi, un tourbillon de couleurs enchantait l'œil : costumes traditionnels multicolores de paille ou de taffetas, masques rituels portés par des assistants du grand maître majestueusement assis sur un trône de bois précieux ciselé d'argent tandis que d'une grande pièce dont les fenêtres demeuraient largement ouvertes, s'élevaient les youyous stridents des femmes entraînées, elles aussi, dans la danse.

J'aimais cette frénésie sensorielle, visuelle et olfactive et, sans doute, les vapeurs de l'encens aidant, tout mon corps répondait à ces stimuli et je me retrouvais au milieu des danseurs imitant, avec plus ou moins de bonheur, leurs savantes contorsions et leurs déhanchements élégants et sans grossièreté.

Puis sur un geste du grand maître, la frénésie se calmait. La musique et la danse s'arrêtaient. Le grand maître se levait et s'adressait à l'assistance pour prononcer, dans une langue qui m'était inconnue, de longues formules rituelles.

C'était un moment que j'appréhendais parce qu'il constituait le prélude des sacrifices rituels : un coq rouge, un mouton blanc et une chèvre noire étaient immolés devant la margelle du puits. Leurs dépouilles étaient emmenées dans les cuisines tandis qu'on lavait, à grands seaux, les tâches de sang maculant les dalles de la cour. Pendant que les femmes s'affairaient à préparer le festin de la fête, les hommes se passaient l'embout des chichas⁵ et dialoguaient entre deux profondes inspirations.

² Instruments de musique traditionnels.

³ Idem.

⁴ Chant religieux.

⁵ Pipes à eau.

Je quittais alors ces cercles d'hommes qui ne prêtaient guère attention à l'enfant que j'étais et m'élançais à la recherche de compagnons de mon âge, agglutinés autour de leurs mères, pour les convier à des parties de toupie ou de billes qui ne prenaient fin que quand les femmes nous appelaient pour partager, avec elles, le repas préalablement servi aux hommes.

La musique reprenait non pour la danse collective mais pour l'exhibition d'un seul danseur devant l'assemblée des convives regroupés, à présent, en cercle autour du mûrier.

Jusque là, caché dans l'une des pièces fermées du fond de la bâtisse, Bousaadia⁶ jaillissait dans une gerbe de lumière fusant des petits miroirs qui sertissaient son masque de paille et les manches de son costume bariolé.

Une légende raconte que Bousaadia était, en fait, un roi dont la fille chérie nommée Saadia fut enlevée par un amant éconduit ou par un ennemi sournois. On ne le sut jamais. Depuis ce jour, le roi inconsolable se déguisa en mendiant pour mieux tromper la vigilance de l'auteur ou des auteurs du rapt et, de village en village, s'en alla à la recherche de sa chère enfant enlevée.

Sa complainte lui valut le surnom de Bousaadia, le père de Saadia mais ni ses danses, ni ses implorations, ni ses prières ne lui rendirent sa fille.

Sa vaine recherche déranger quelque peu son esprit jusqu'à le convaincre que l'auteur du rapt ne pouvait être de ce monde, ni habiter cette terre.

Il se mit à soupçonner la lune, reine des maléfices de la nuit, d'avoir commis cet horrible méfait et de garder sa Saadia prisonnière de ses glaces et ses mines d'albâtre.

Alors chaque mois de l'année, chaque nuit de pleine lune, il demandait au grand maître de la zaouia l'autorisation de se mêler à la procession des fidèles vers l'Oued des Tortues sacrées auxquelles on portait, en grande pompe, dans des plateaux en osier finement décorés des offrandes de laitues, de salades et de racines fraîches de toutes formes et dimensions pour s'assurer de leur bienfaisante protection contre nombre de vilenies visibles ou invisibles.

La procession s'ébranlait au son des mézoueds⁷ et des tars⁸ et déroulait la ligne serpentine de son cortège dansant.

Sautillant de part en part de la file, Bousaadia étreignait à bout de

⁶ Danseur masqué.

⁷ Instrument à vent ressemblant à la cornemuse.

⁸ Instrument à percussion.

bras un tonneau à moitié rempli d'eau. De temps en temps, une giclée d'eau s'épanchait et brillait comme un collier de perles sous les rayons de la lune.

Intrigué par ce manège, j'en demandais à mon père la raison. Il me narra l'histoire de Bousaadia et de sa quête infinie qu'il tenait du grand maître de la confrérie.

Alors que nous nous approchions de l'Oued des Tortues, un hurlement de joie s'éleva de la poitrine de Bousaadia.

Je le vis recouvrir avec une rapidité étonnante le tonneau, de son bouclier dégingué.

Il s'arrêta de sautiller, s'affala au pied d'un arbre, mit le tonneau entre ses jambes étendues et laissa le cortège disparaître à un coude du chemin.

Je continuais à regret la marche, aux côtés de mon père, vers l'Oued des Tortues.

Tout le reste du temps, j'imaginai Bousaadia enlevant le couvercle de fortune pour aller à la pêche à la lune, au fond de son tonneau.

Voici, Mesdames, Messieurs, un témoignage vécu sur les communautés noires en Tunisie.

Il ne prétend à aucun statut scientifique.

Tout juste, veut-il être un acte de reconnaissance envers ce don de poésie pure offert à l'imagination collective par nos concitoyens des communautés noires de Tunisie, comme la rumeur de la mer dont se souvient le coquillage, comme une mélodie tirée de la carapace de tortue, comme la mémoire sortilège d'un miroir.

Je vous remercie de votre attention. »

Je n'attendais pas mon reste. Reprenant les notes du Professeur, je dévalais la tribune et regagnais ma place. J'entendis confusément les applaudissements qui avaient accueilli la fin de mon discours.

Du reste, je n'aurais pas su au compte de quoi les mettre : compassion avec l'épreuve du feu d'un débutant de 25 ans, reconnaissance pour la relative brièveté de l'exposé, appréciation d'un changement de ton rafraîchissant !

Peu m'importait, en vérité. J'étais content d'en avoir fini et je me cachais, avec volupté, dans mon fauteuil au côté de celui vide de mon « chef de délégation ».

C'était à présent au tour du délégué de l'Uganda de passer l'épreuve de la tribune.

Je commençais à me détendre à la fin du discours beaucoup plus classique de mon successeur au micro, lorsqu'on effleura mon

épaule.

Je me retournais et vis une hôtesse qui m'invita, à voix basse, à la suivre.

Lorsque sur ses pas je sortis de la salle, je vis un monsieur bien mis accompagné d'un gendarme qui s'avança vers moi.

— « Vous êtes le Professeur Aziza ? »

— « Oui, en effet, c'est pourquoi ? »

— « Suivez-moi, s'il vous plait. »

Le ton était poli, affable même mais sans réplique possible.

Je m'exécutais, en me demandant quelle gaffe avais-je dû commettre, pour me valoir cette « interpellation » !

L'homme m'invita à monter à l'arrière d'une voiture officielle, se hissa lui-même à l'avant du véhicule et fit signe au chauffeur de démarrer. Le gendarme nous précédait sur sa moto.

Le trajet fut heureusement court. Nous entrâmes dans un grand parc où se promenaient en liberté quelques beaux et grands oiseaux multicolores. Puis la voiture s'arrêta devant le perron du Palais de la République. Toujours en silence, mon compagnon m'ouvrit la porte et m'invita à le suivre.

Après un court conciliabule avec un appariteur en costume d'apparat, je fus invité à m'asseoir dans un salon d'une austère élégance.

J'étais intrigué mais plutôt rassuré. Mon « interpellation » ressemblait de plus en plus à une invitation.

Au bout d'un certain temps, une porte s'ouvrit, presque en face de moi.

À contre jour, apparut un homme petit et élégant que je mis un court moment à reconnaître : le Président Senghor !

Il me jeta un rapide regard, me salua d'un aimable : « Bonjour, monsieur », puis s'avança de deux pas et interrogea l'appariteur au garde à vous : « Le Professeur Aziza n'est pas encore arrivé ? »

« Si, Monsieur le Président. Il est bien arrivé et j'étais sur le point de l'introduire. Il est devant vous, Monsieur le Président. »

Le Président me regarda, de nouveau, effaça un sourire et s'excusa du quiproquo.

Il me fit entrer dans son bureau et m'invita à prendre un siège.

Il s'excusa encore de la manière peu... protocolaire dont s'était effectuée notre rencontre.

Mais il avait hâte de connaître l'auteur de cette communication qui l'avait touché et puis il avait tellement de questions à me poser sur Bousaadia, les instruments de musique, la nature des danses, et sur tant d'autres détails qui avaient retenu son attention et remué sa fibre poétique.

J'étais sidéré. Comment avait-il pu écouter mon discours au Parlement alors que je le retrouvais, à quelques kilomètres de là, enfermé dans son bureau de la Présidence de la République. Aurait-il, en plus de ses capacités poétiques, des dons d'ubiquité ou des pouvoirs magiques, ou plus prosaïquement, existerait-il des passages secrets, reliant le Parlement au Palais de la Présidence de la République ?

Le Président sourit franchement, cette fois-ci, devant ma mine ébahie.

Il me désigna, sur un côté de son bureau, une boîte rectangulaire en bois ordinaire hérissée de petites manettes.

« C'est ce qu'on appelle, en termes radiophoniques, un « mouchard ». J'ai demandé que l'on m'en installe un afin que je puisse, depuis mon bureau, suivre les séances du Symposium international. Ainsi, ai-je pu entendre la plupart des exposés et des débats. Ceux que j'ai ratés, feront l'objet de mes prochaines lectures. C'est ainsi que j'ai pu vous entendre et apprécier votre... poème. »

Je bredouillai un remerciement.

Il appuya sur une manette. À travers le brouhaha, on entendit distinctement la fin des applaudissements et le Président de la séance déclarer le Symposium clos.

Senghor releva la manette et s'assit à son tour. Il sourit encore et dit : « Ce sera probablement la première et la dernière fois que deux poètes font connaissance par l'intermédiaire d'un mouchard ! C'est la preuve que la poésie est capable de toutes les rédemptions et de tous les exploits ! »

Pour comprendre l'aspect presque miraculeux de cette rencontre par récepteur interposé, il faut se rappeler les conditions de l'époque où les communications n'avaient pas encore accompli les progrès technologiques foudroyants que l'on connaît, de nos jours.

En 1966, en matière de technologie de la communication, nous étions plus proches du célèbre sketch de Fernand Reynaud intitulé « le 22 à Asnières » que de la tenue de vidéoconférences réunissant des interlocuteurs situés aux quatre points cardinaux de la planète.

De cette journée mémorable date ma rencontre avec Senghor. Elle devait durer, inaltérée, jusqu'à son dernier jour.

Je m'en suis fortement souvenu, au moment où je déposais sur

son front le baiser de l'adieu, lors de sa mise en bière dans sa demeure normande à Verson, près de la ville de Caen par un froid après-midi d'hiver.

2. *Le Cincinnatus des mots*

Depuis notre première rencontre à Dakar, nos relations furent continues et constamment chaleureuses.

En dehors des échanges épistolaires, il ne manquait jamais de me réserver une place sur son emploi du temps lorsqu'il passait par la Tunisie, pour rencontrer son ami, le Président Bourguiba ou pour présider une réunion de l'Interafricaine Socialiste.

Lorsqu'il accepta de préfacer mon quatrième livre intitulé : « *Le Chant Profond des Arts de l'Afrique* », nos relations se raffermirent encore.

Il aimait retrouver, au-delà des différences de générations, de perceptions et d'engagements, par-deçà les caractères spécifiques et l'empreinte d'une histoire et d'un présent asymétriques, de comparables préoccupations et, surtout, de convergentes aspirations.

Un degré de plus fut atteint lorsqu'il entreprit de préfacer un autre de mes ouvrages publié sous mon pseudonyme littéraire, Shams Nadir que j'avais choisi pour marquer la différence que je mettais entre mes livres d'essayiste et ma production de fiction ou de poésie.

« *L'Astrolabe de la mer* » marqua une double collaboration avec lui et avec la maison d'édition parisienne Stock.

Claude Glayman, un des directeurs littéraires de cette maison, avait entrepris, au début des années 70, de lancer une collection de livres-entretiens qui allait connaître, pendant quelques temps, un notable succès.

Un jour, il me contacta à l'UNESCO et m'invita à passer le voir au siège des éditions Stock, situé alors rue de l'Ancienne Comédie, près de la Place de l'Odéon.

Nous déjeunâmes au « Procope » et il m'y apprit l'objet de cette sollicitation.

Il tenait, tout particulièrement, à inscrire sur le générique de sa collection de livres-entretiens, trois noms : Willy Brandt, le Chancelier-allemand, Olaf Palme, le Premier Ministre suédois et Léopold Sédar Senghor.

Si les deux premiers nommés avaient donné leur accord, le troisième mettait deux conditions : que l'échange qui devait fournir la matière du livre, soit mené par moi et que la forme de l'entretien

soit laissée au libre choix des deux interlocuteurs.

J'acceptai, séance tenante, la proposition y voyant un moyen d'approfondir ma connaissance de l'illustre ami, par l'intermédiaire d'un appareil enregistreur qui continuera ce qu'un « mouchard » avait commencé.

Je me retrouvai bientôt au Palais de la Présidence de la République à Dakar pour mettre au point avec Senghor, le plan général du livre.

Nous choisîmes de retracer son itinéraire personnel et public, en nous arrêtant à chaque séquence, pour approfondir un ou plusieurs thèmes d'intérêt général relatifs à ce moment de vie.

Nous convînmes d'enregistrer l'essentiel de la matière du livre, au cours de l'été 1978 dans la propriété de son épouse, située en Normandie. L'été était le seul moment où, relativement déchargé de la gestion directe des affaires de l'État, il pouvait consacrer ses matinées à l'enregistrement de nos entretiens. Ce qui me posa problème. Il était très matinal. Levé à 6 heures, il était fin prêt et d'attaque à 8 heures. J'étais plutôt noctambule. Et ce fut, au début du moins, une épreuve pour m'accorder aux horaires qu'il imposait à nos séances de travail.

L'après-midi, après le déjeuner et la sieste, nous nous opposions en des parties acharnées de ping-pong où je ne faisais pas semblant de me laisser battre. Ce qui le remplissait d'une joie presque enfantine lorsqu'il remportait la partie. Il savait que son succès était mérité parce qu'obtenu à la régulière.

Ensuite, il vaquait à ses occupations officielles, recevant visites de ministres et de responsables, adressant missives et courrier.

Je profitais de ces moments pour m'éclipser et aller vivre ma vie, de mon côté en m'adonnant à des activités plus frivoles : découverte de la région, dîners à la bonne franquette et soirées libres.

Néanmoins, au bout de ce mois de travail, nous réussîmes à presque entièrement boucler l'ensemble des chapitres prévus dans notre plan de travail.

Les bobines furent données pour la transcription. Ensuite, chacun de son côté travailla sur le manuscrit.

L'année 1979 fut consacrée à cette réécriture du texte et à quelques compléments nécessaires.

Nous nous retrouvâmes en Normandie au cours de l'été 1979, pour figoler le manuscrit.

Le travail avança plus rapidement que prévu.

Nous avons plus de temps à notre disposition pour nous promener dans le parc qui entourait la demeure et pour discuter de choses et d'autres, surtout de philosophie grecque qui était, en cette saison,

son sujet favori, avec « *les Mémoires d'Hadrien* » de Marguerite Yourcenar qu'il était en train de relire.

De temps en temps, il approfondissait, hors enregistrement, tel ou tel aspect de nos entretiens, revenant par exemple sur les critiques que de jeunes « révolutionnaires » africains – comme le Nigérien Wole Soyinka, futur prix Nobel de littérature et auteur de la fameuse dénégation de la Négritude : « Est-ce qu'un tigre invoque sa tigritude ? » – faisaient de ses idées et de son action politique qualifiée de « bourgeoise ».

Il tenait à réfuter ces jugements qu'il trouvait sommaires en faisant un plaidoyer pour le système de « multipartisme organisé » qu'il avait voulu, le premier en Afrique, instaurer sans y être aucunement obligé.

En pédagogue, il m'expliquait pourquoi seul de tous ses collègues africains, il avait tourné le dos au système du parti unique, alors que l'épisode de la dispute avec son ex-bras droit Mamadou Dia ayant été clôturée à son avantage, il tenait les rênes du Parti Socialiste et de l'appareil de l'État, entre ses seules mains.

Il trouvait ce système du parti unique « anti-naturel » disait-il en utilisant les arguments d'un physiologiste, car le corps social lui paraissait comparable au corps humain.

Tous deux sont partagés entre le désir de conserver, celui de réformer et celui de transformer.

Trois aspirations fondamentales qui structurent les comportements et peuvent aider à organiser la vie politique autour de trois pôles : les conservateurs, les réformateurs et les révolutionnaires.

Le choix des électeurs pouvait être, à son avis, canalisé, dans un premier moment d'apprentissage de la pratique démocratique, dans le cadre de ces trois grandes options.

Au bout d'une allée ombragée, nous nous assîmes en silence. Soudain, il chuchota : « Vous savez que je songe sérieusement à me retirer de ma fonction, avant la fin de mon mandat. Qu'en pensez-vous ? »

La question inattendue me désarçonna, un court moment. Mais je me repris rapidement. J'avais, depuis longtemps, espéré une telle issue sans oser le lui dire, de crainte qu'il ne le prenne mal ou qu'il pense que j'outrepasse les limites de l'amitié dont il m'honorait.

Mais puisqu'il me demandait, lui-même, d'exprimer mon opinion, je ne me fis pas prier une deuxième fois.

Sans reprendre souffle, je fis d'une traite, un plaidoyer pour l'hypothèse qu'il me suggérait lui-même.

J'exprimai ma conviction qu'un tel geste ne serait pas une fin mais

une apothéose et que nul couronnement ne parachèverait mieux son œuvre politique.

Au moment où certains leaders africains s'accrochaient au pouvoir, de manière indécente, où la seule interruption du mandat présidentiel ne pouvait se concevoir que par un complot souvent sanglant ou par la mort naturelle du Président à vie, au moment où les élections étaient travesties en grotesques parodies, le renoncement volontaire et choisi à la magistrature suprême de la part d'un chef historique, d'un « Père de la Nation » pouvait avoir une portée symbolique et effective d'une indéniable valeur.

Et je finis, avec quelque emphase, par ces mots : « Soyez le Cincinnatus des mots et retournez à la charrue de l'inspiration pour faire germer la graine du Poème dans le sillage tracé par son socle. »

Il sourit de ma fougue puis, me tapotant l'épaule et se levant, il m'invita à continuer notre promenade.

Je ne le sus que plus tard mais cette conversation à bâtons rompus allait engager une partie serrée entre partisans de son départ volontaire avant terme : son épouse, moi-même et peut-être, d'autres proches dont je ne connus pas l'identité et de nombreux collaborateurs et conseillers ennemis de cette hypothèse qui n'y voyaient au mieux que lubie d'esthète, au pire parole irresponsable, voire complot malveillant.

Je fus étonné d'apprendre que, parmi cette catégorie, figuraient les guides spirituels des Mourides et des Tidjanes, les deux confréries musulmanes majoritaires du pays.

Mais à bien y réfléchir, je compris leur opposition. Si Senghor, le catholique arrangeait les deux chefs musulmans, la compétition qui s'établira après son départ, pouvait opposer leurs confréries pour la conquête de la Magistrature suprême au bénéfice de l'un de leurs représentants.

Quoiqu'il en soit, il me sembla que le débat entre partisans et adversaires du départ volontaire de Senghor n'eut pas grand effet sur le principal intéressé qui avait déjà pris sa décision lorsque, dans un chuchotement confidentiel, il sembla demander mon avis, par cette radieuse matinée d'été où nous étions assis sur un banc du parc de la résidence normande, alors que la brise faisait frissonner, sur nos têtes, le feuillage des pommiers.

3. Adieu, l'Ami

Notre dernière collaboration s'était déroulée dans le cadre du dernier projet dont j'ai eu à m'occuper à l'UNESCO : la proclamation de la Journée mondiale de la Poésie.

J'ai bénéficié de ses avis et de ses conseils.

Et, lorsqu'en prolongement de la Résolution que prit, à ce propos, le Conseil Exécutif, je répondis à l'invitation de Madame Sironi, Maire de Vérone pour y fonder, avec l'aide du grand poète italien Mario Luzi et l'adhésion de 60 poètes en provenance des 5 continents dont 3 Prix Nobel de littérature, l'Académie mondiale de Poésie, il me parut normal de proposer au Poète majeur que je m'honorais d'avoir pour ami et aîné de faire partie de son Comité d'Honneur. Ce qu'il accepta sans délai.

Sa santé déclinante ne lui permettait plus de recevoir d'autres visites que celles du cercle restreint de la proche famille.

Je n'ai jamais insisté pour le revoir durant cette période.

Je voulais garder de lui, l'image rayonnante de l'Homme qui, filiforme et cyclopéen comme ces statues de Giacometti, enjamba le Sahara.

Je voulais composer librement l'album de photos de notre compagnonnage et n'y retenir que les traces heureuses d'un échange qui détermina, de manière significative, quelques-uns de mes choix et de mes engagements.

Mais, Grand Prince sérène, à l'heure ultime, je fus au rendez-vous pour déposer sur votre front froid le baiser de l'adieu avant que ne fut clouée la planche du cercueil qui vous ravit, à jamais, à la vue de ceux que la douleur de vous perdre avait rassemblés.

D'autres n'ont pas manqué au rendez-vous de l'estime et de l'amitié. Erik Orsena, votre confrère académicien, prononça un magnifique éloge funèbre et le 9 octobre 2006 qui a marqué votre centenaire, fut fêté par des amis de vous connus, ou inconnus.

Dois-je vous dire qu'à la peine se mêle en moi un certain soulagement, lorsque je pense à vous, en ces temps gris et incertains où, orphelins d'une espérance, nous nous débattons.

Vous n'auriez pas aimé vivre ce début de siècle chaotique et ensanglanté où une logique folle du conflit généralisé semble avoir pris le pas sur ce dialogue des cultures et ce métissage des civilisations dont vous fûtes le chantre harmonieux.

Puisse votre souvenir nous guider, comme un génie des forêts, une pulsion des marées, une gerbe d'étoiles, vers les clairières où se rassemblent les souffles de vie pour tenter de reconstruire l'Arche

d'une nouvelle Alliance qui nous sauvera, peut-être, du Déluge.

Permettez-moi de conclure cette évocation d'une relation qui enjambe la disparition, comme vous avez enjambé le Sahara, par cette information qui, j'en suis convaincu, vous fera plaisir et vous donnera motif à fierté : au moment où, à l'invitation du Cercle Richelieu-Senghor, nous commémorions les 20 ans de votre disparition, une bonne nouvelle nous est parvenue : les membres du jury du Prix Goncourt ont distingué un livre écrit par un jeune Sénégalais, Mohamed Mbougar Sarr en lui attribuant le Goncourt 2021.

Ainsi, l'œuvre pédagogique et culturelle que vous aviez menée sans relâche porte toujours ses fruits et vous fait aujourd'hui l'offrande du succès d'un concitoyen, continuateur de la belle lignée des grands écrivains du pays de la Téranga.

Mohamed Aziza / Shams Nadir
3, rue Joseph Granier 75007 Paris
Mail : presidence.med21@yahoo.fr
Portable : 07.89.64.31.89.

Biographie sommaire

- Directeur de la Chaîne internationale de la *Radiodiffusion Télévision Tunisienne* (1970-1972)
- Directeur de la communication et Porte-parole de l'*Organisation de l'Unité Africaine* (OUA) - Addis Abeba (1973-1975)
- Directeur des études interculturelles à l'*UNESCO* – Paris (1975 – 2000)
- Recteur de l'*Université Euro-Arabe Itinérante* (1986 – 2000)
- Directeur général de l'*Osservatorio del Mediterraneo* – Rome (2004 – 2010)
- Président du *Programme MED 21* – Paris (2012 – à ce jour)
- Chancelier fondateur de l'*Académie mondiale de Poésie* – Vérone (2001 à ce jour)

Bibliographie

I.ESSAIS (ouvrages publiés sous la signature de Mohamed Aziza)

- *Le Théâtre et l'Islam* – Société Nationale de Diffusion – Alger – 1969
 - Traduction arabe – Dar al Hillal – Le Caire – 1073
- *Regards sur le théâtre arabe contemporain* – Maison Tunisienne de l'Édition – Tunis – 1970
- *La Calligraphie arabe* – Société Tunisienne de Diffusion – Tunis – 1973
- *Formes traditionnelles du spectacle* – Société Tunisienne de Diffusion – Tunis – 1975
- *Le Chant profond des arts de l'Afrique* – Société Tunisienne de Diffusion – Tunis – 1976
- *Patrimoine culturel et création contemporaine en Afrique et dans le monde arabe* – Les Nouvelles Éditions Africaines – Dakar-Abidjan – 1977
- *L'Image et l'Islam* – Éditions Albin Michel – Paris – 1978

- *La Poésie de l'action. Conversations avec Léopold Sédar Senghor* – Éditions Stock – Paris – 1980
- *Le Levain de l'espérance. Entretien avec Jacques Diouf* – L'Harmattan – Paris – 2012

II. **FICTIONS** (ouvrages publiés sous le pseudonyme de Shams Nadir)

- *L'Astrolabe de la mer* – Éditions Stock – Paris - 1980
 - Traduction arabe – Edisud – Tunis – 1987
 - Traduction italienne – Semar Editore – Rome – 1991
 - Traduction brésilienne – Editora Atica – Sao Paolo – 1991
 - Traduction roumaine – Editura Agni – Bucarest – 1993
 - Traduction américaine – City Light Books – San Francisco – 1996
- *Les Portiques de la mer* – Edition Méridiens Klincksieck – Paris – 1990
 - Traduction italienne – Sellerio editore – Palerme – 1992
 - Traduction espagnole – Edicion Libertarias / Prodhufi – Madrid - 1993
- *Le Nouveau Monde* – Éditions Al Mouhit – Asilah (Maroc) - 1991
- *Le Chant des Sirènes* – Éditions Couleurs et Plumes – Dinard – 2019
 - Traduction italienne – Edizioni Lavoro – Rome – 2019
 - Traduction espagnole – Huerga & Fierro Editores – Madrid – 2019
 - Traduction russe – Éditions Académie de Russie – Moscou - 2019

III. **POESIE** (ouvrages publiés sous le pseudonyme de Shams Nadir)

- *Silence des Sémaphores* – Maison Tunisienne de l'Édition – Tunis – 1972
- *Le Livre des Célébrations* – Éditions Publisud – Paris – 1983

- *L'Athnor* – L'Harmattan – Paris – 2001
- *Planisphère intime* – Edition Dergham – Beyrouth – 2018